

par L. Dumont-Wilden.

"Le Matin", du 31 août 1915.

Ce que l'Europe devra aux Russes après la guerre est immense. Nous avons supporté de notre côté le poids formidable de la défensive allemande, les Russes supportent maintenant une charge au moins égale, et de même que l'invasion teutonique vers l'Occident fut définitivement arrêtée à la bataille de la Marne, de même nous apprendrons dans un avenir plus ou moins prochain que les hordes austro-allemandes en marche du côté de l'Orient ont été arrêtées dans une grande bataille peut-être indécise au premier abord mais où leur force se sera brisée à jamais.

Les plaines de Pologne et de Lithuanie qui ont vu les illustres victoires du kaiser verront ses armées repasser en toute hâte plus décimées, plus démoralisées, plus inutilisables que ne le fut, après la retraite de Russie, la grande armée de Napoléon. Ce sera leur tombeau et, de cela, l'Europe civilisée devra au peuple russe une éternelle reconnaissance.

Mais dès avant la guerre, la Russie avait apporté à la civilisation européenne beaucoup de choses dont nous commençons seulement à distinguer la valeur.

Cette guerre a éclairé bien des esprits, remis de l'ordre dans bien des idées, elle a opéré dans le monde ce que le surboche Nietzsche appelait "transmutations de toutes les valeurs". D'ingénieuses et patientes calomnies allemandes, facilitées par l'insouciance, la bonne foi et l'humeur critique françaises avaient répandu dans le monde entier l'opinion que la France était un pays vieilli, trop civilisé, gâté de byzantinisme et de bien-être, incapable d'oublier ses divisions, ses querelles, et de retrouver ses anciennes vertus guerrières. Voici que les mêmes gens qui, dans les pays qui sont aujourd'hui nos alliés, et dans les pays neutres, répétaient docilement ces balivernes, constatent avec un étonnement qu'ils avouent que "ce pays pourri", "ce pays féminisé" supporte depuis un an la guerre avec la plus virile résolution, accueille ses inquiétudes et ses deuils avec une simplicité, une sorte de bonne humeur grave qui fait l'admiration du monde. Ce ne sont pas seulement Rudyard Kipling, Wells et Ferrero qui proclament très haut leur admiration pour la France de 1915; ce sont des écrivains hollandais, suisses, danois, américains, tous les plus nobles esprits, tous ceux du moins que leur intérêt, leurs attaches allemandes ou les flatteries intéressées des intellectuels d'outre-Rhin, n'ont pas inféodés à la culture boche. La France se serait-elle renouvelée, retrempée dans je ne sais quelle eau lustrale? Ces étrangers sont les premiers à répondre:

"Non, c'est que nous l'avions méconnue."

On n'avait pas moins méconnu la Russie. Dans les mêmes milieux internationaux germanisés où l'on attendait l'écrasement de la France, "juste châtement de ses folies", avec une ironique et injurieuse pitié, on affectait de considérer la Russie comme un danger pour la civilisation européenne. "Peuple à demi barbare, et déjà gâté, disait-on, peuple tsarisme brutal et de la bureaucratie corrompue qui menace d'étouffer de sa lourde mas-

se la liberté de l'Europe." On recommence à s'apercevoir à l'heure de cette guerre que ce qu'il y avait de corrompu dans la bureaucratie russe lui venait de l'infiltration allemande, et n'avait pas entamé l'admirable fonds de ce peuple qui, tard venu dans la société européenne, y a apporté une charmante ingénuité, une sorte de jeunesse, de fraîcheur d'âme, et la plus noble aspiration vers l'art, vers la civilisation raffinée. On commence à s'apercevoir que le tsarisme puisque tsarisme il y a, est dans son évolution naturelle et logique vers l'épanouissement de l'idéal slave, infiniment plus libéral et plus démocratique que cet empire allemand où les socialistes eux-mêmes sont des fonctionnaires de l'empereur.

La Russie barbare! Il y a au fond infiniment plus de civilisation vraie chez ces moujiks toujours prêts aux généreuses chimères que chez ces hobereaux et ces intellectuels de Teutonic qui savent tout et ne comprennent rien. Il y a plus de civilisation vraie, parce qu'il y a le sens de l'humain, que l'orgueil, le pédantisme, la servilité et la religion de l'Etat ont complètement atrophié en Allemagne.

La civilisation d'un peuple, en effet, ne se mesure pas, comme on semblait le croire dans certains milieux, à la splendeur de ses gares de chemins de fer, de ses usines, ou au nombre de Water-closets à l'anglaise qu'on rencontre dans ses hôtels. Elle ne se mesure même pas à l'excellence de ses écoles ou aux diplômes de ses savants, mais au degré où les idées qui permettent aux sociétés humaines de se développer harmonieusement dans leur course au bonheur ont pénétré la vie populaire, à ce qu'elles contiennent d'aspirations vers la justice, à ce qu'elles ont d'humain.

L'Allemagne tout entière n'est qu'une vaste administration qui fonctionne au profit de ce Moloch anonyme et abstrait l'E-tat.

L'Etat allemand n'est pas fait pour les hommes qui y vivent mais pour lui-même. Il n'est pas de plus monstrueuse abomination sociale.

C'est la conception qu'une bureaucratie germanisée eût voulu jadis imposer à la Russie. Mais le peuple russe a réagi, et il réagit de plus en plus énergiquement, parce qu'il a l'instinct de la solidarité, de l'amitié, parce que toute sa vie quotidienne est trempée dans le "fait de la tendresse humaine", parce que ce mysticisme de la pitié que nous avons reconnu dans ses grands écrivains est le fond même de son âme, parce que, pour lui, les hommes sont toujours des hommes et non des forces abstraites qu'on peut sacrifier sans remords à des conceptions métaphysiques et pédantesques qui se traduisent en fait par une domination d'une classe de privilégiés de la naissance ou du diplôme.

Et ce mysticisme instinctif des Russes se rencontre avec la sagesse un peu déabusée que nous devons à une antique civilisation. Il y a beau temps que nous savons dans notre vieil occident qu'il est vain de vouloir dominer le monde et imposer à l'univers notre conception de la vie. Les Anglais laissent leurs colonies administrées à leur guise, et n'ont en réalité avec elles qu'un lien moral. Il y a beau temps que les Français ont perdu la manie de convertir les peuples à leur reli-

gion ou à leurs idées. Les uns et les autres orientent leur politique, non vers l'illusoire grandeur de la force et de la domination, mais vers le bonheur de ceux que la politique a pour mission de faire vivre en harmonie. Les uns et les autres ont découvert le sens de l'humain. Mais ils le trouvent chez les Russes dans sa divine jeunesse, dans son ingénuité première, et dans le sentiment que nous éprouvons, nous autres occidentaux, pour ce peuple qui se dévoue à des idées qu'il dévine plutôt qu'il ne les connaît; il y a quelque chose du sentiment qui lie les gens âgés aux enfants.

Trop longtemps l'Allemagne nous avait voilé la Russie, comme elle voilait l'Occident à la Russie. Intermédiaire hypocrite et intéressé, elle donnait aux Slaves une fausse image de la civilisation occidentale. Elle nous cachait à nous les forces profondes de ce peuple qu'elle avait essayé de coloniser et qu'elle calomnait. La guerre aura déchiré le voile. Nous soupçonnions bien que nous devions quelque chose aux Russes: nos littératures, l'anglaise comme la française, s'étaient retrempées bien des fois au contact de ces grands écrivains slaves qui ont découvert de nouvelles profondeurs dans la conscience humaine. L'art russe, même au travers du pédantisme allemand qui essayait de le salir, s'était révélé à nos artistes. Mais tous ces contacts s'établissaient d'un peu loin par delà l'Allemagne. La guerre aura noué des liens plus directs, ceux qui doivent unir tous les peuples qui conçoivent la civilisation comme une chose humaine, et non comme une bureaucratie, une "kultur", une métaphysique d'Etat.

EN QUEUE DE POISSON.

La Guerre sociale, par M. Gustave Hervé

L'Allemagne voulait faire le blocus maritime de l'Angleterre.

Elle en est réduite aujourd'hui à avouer à la face du monde que son blocus fait fiasco: l'arme qu'elle avait forcée contre l'Angleterre et avec laquelle elle croyait la réduire à merci lui tombe, impuissante, des mains.

Grandeur et décadence.

C'est, depuis la Marne, la première grande défaite que subisse le kaiser.

Son blocus maritime finit lamentablement en queue de poisson.